

---

**Samuel Benchetrit**

---

**Le Cœur  
en dehors**

---

**Éditeur:** Grasset & Fasquelle

---

**Parution:** septembre 2009

---

**Responsable cessions de droits:**

Heidi Warneke

hwarneke@grasset.fr



© Denis Rouvre/Grasset & Fasquelle

**BIOGRAPHIE** Samuel Benchetrit, né en 1973, est écrivain, acteur et cinéaste (*J'ai toujours rêvé d'être un gangster*, 2008 ; *Janis et John*, 2003) et auteur de théâtre (*Moins deux*, 2005 ; *Comédie sur un quai de gare*, 2001).

**PUBLICATIONS** Chez Julliard : *Chroniques de l'Asphalte*, tomes I et II, 2005 et 2007 (rééd. Pocket, 2007 et 2008) ; *Récit d'un branleur*, 2000 (rééd. Pocket, 2004).



Ce roman, c'est l'histoire de Charly Traoré, un adorable gamin de dix ans, Noir d'origine malienne, vivant en banlieue, entre la tour Rimbaud et la tour Simone-de-Beauvoir, et dont tout l'univers se résume à sa bande de copains, à une amoureuse prénommée Mélanie, à son grand frère drogué, et à sa mère surtout – qui, au début de l'histoire, est « appréhendée » par la police car ses papiers ne sont pas en règle. Pendant une journée entière, heure par heure, Charly erre dans sa cité. Il cherche son frère Henry, rend visite à de braves gens, frôle des voyous, joue au foot, sèche l'école, rêve, suit ses folles associations d'idées, ses digressions d'enfant-adulte, attend inlassablement sa mère, si douce, si aimante...

*Le Cœur en dehors*, c'est une langue, un style, une vision innocente du monde. Ici, c'est Charly qui parle, pense, regarde – et il est alors difficile de ne pas penser à *L'Attrape-cœur* de Salinger. Car le petit Charly est vraiment attachant et le regard magnifié qu'il pose sur sa « cité » sordide est, à chaque ligne, rempli de drôlerie et d'éblouissement. Au début du livre, il croit que Rimbaud n'est qu'une tour. À la fin du roman, il saura que c'était un poète qui dit des choses qui lui semblent vraies et proches. Son odyssée de l'aube jusqu'au soir, est de celles qui ne s'oublient pas.

## Chapitre II

### 8h00

Le matin, je pars à l'école à huit heures. J'ai cours à huit heures et demie, mais il me faut une demi-heure pour traverser la cité. Hiver comme été. Il peut neiger et tout, qu'il faudra quand même que je parte à huit heures et que je traverse la cité comme un minable congelé. Donc, ce matin, il était dans les huit heures quand je me trouvais dans l'ascenseur. Le truc, c'est que cette machine marche une fois tous les mille ans. Et quand ça fonctionne, on se met à croire qu'on est le roi des chanceux.

Quand les portes se sont ouvertes, je suis tombé sur une bande de flics. Ils étaient trois. Et avec eux, il y avait une bonne femme. Le genre serrée du cul. Elle m'a fait penser à Madame Boulin, la directrice de mon collège. Elle était comme sa sœur si vous voulez. Je sais pas si vous avez remarqué, mais quand on rencontre deux personnes qui se ressemblent, elles se mélangent dans votre tête et vous devenez dingos pour les séparer. Les flics et la bonne femme avaient l'air perdus et on sentait qu'ils étaient pas trop habitués à l'immeuble.

La bonne femme a baissé la tête vers moi, et elle avait une de ces expressions à vous retourner le ventre.

Elle m'a demandé :

— Tu sais où habitent Joséphine et Henry Traoré ?

— Ben, au sixième.

Et sans merci, ni rien, ils m'ont à peine laissé sortir pour monter dans l'ascenseur. La vache ça m'a glacé. C'est pas trop que des flics me demandent mon

adresse qui m'a fait bizarre. Je suis habitué, rapport à mon frère Henry qui passe ses journées à déconner.

C'était que cette bonne femme soit là. Et aussi qu'elle dise Joséphine. C'est ma Mère. En général, ils cherchent Henry, point. Ils l'emmenent au commissariat et ma Mère doit aller supplier qu'on le libère et tout. C'est courant ici, et la plupart des mères de drogués connaissent par cœur le chemin du commissariat et ses bureaux dégueulasses. Quand j'étais trop petit pour rester seul à la maison, j'ai accompagné ma Mère une fois ou deux au commissariat. C'était une sacrée corvée. Et ça faisait mal au cœur de la voir mettre de côté sa dignité pour qu'on relâche Henry. Après, elle nous emmenait manger au restaurant du centre commercial, et elle avait l'air contente qu'on soit réunis. Moi j'aurais mis une raclée à Henry pour qu'il arrête ses conneries. Mais ma Mère est toujours heureuse qu'on soit réunis.

J'ai encore entendu la phrase dans ma tête :

— Tu sais où habitent Joséphine et Henry Traoré ?

Les portes de l'ascenseur se sont fermées. J'ai décidé de remonter voir ce qui se passait. J'ai pris les escaliers. C'est un truc que j'ai l'habitude de faire. Quand l'ascenseur est en panne. Ou pour faire la course avec mon copain Jimmy Sanchez qui habite au quatrième. Je suis un sacré sprinter vous savez, et les jours de grande forme j'arrive plus vite que l'ascenseur. Mon record, c'est le septième étage. Je vous jure qu'il faut être un sacré sprinter pour arriver au septième étage avant l'ascenseur, et ça, Jimmy Sanchez vous le dira. Ce coup-ci, j'ai eu beau monter les marches quatre par quatre, je suis quand même arrivé après. C'est qu'il était huit heures et que je suis pas trop du matin. J'ai entrouvert la porte donnant sur le palier, et j'ai vu ma Mère qui se tenait devant les flics et la bonne femme. Ma Mère était déjà habillée, maquillée et tout. Sûrement qu'elle s'apprêtait à partir à son travail chez les Roland. En général elle part à huit heures dix pour avoir le bus de huit heures vingt. Ma Mère faut toujours qu'elle se maquille. C'est sûr que ça lui va bien, et qu'elle en met pas trop, mais moi je sais que ça me ferait drôlement chier d'avoir à me coller des trucs sur la tête chaque matin de ma vie. Je pense que les femmes sont bizarres. La bonne femme aussi était maquillée, et je pensais que ma Mère et elle s'étaient réveillées plus tôt ce matin pour se foutre des trucs sur la tronche, et que maintenant elles étaient l'une en face de l'autre avec leur maquillage. La bonne femme a sorti un papier de sa sacoche et elle l'a lu à ma Mère. J'entendais rien, mais ça avait pas l'air marrant. Ma Mère faisait une drôle de tête et elle regardait même pas la bonne femme. Elle regardait le papier. Ensuite, la bonne femme a dit quelque chose. Ma Mère a levé les yeux, et j'ai eu l'impression qu'elle pleurait. Y a eu un de ces silences. Ma Mère est rentrée à la maison, les flics et la bonne femme l'ont suivie. Ils n'ont pas claqué la porte, et j'ai pensé qu'ils allaient vite ressortir. Je me suis rendu compte que mon cœur battait à toute vitesse. Ça m'arrive souvent. Si vous me voyez, vous penserez que j'ai un sang froid de serpent et

tout. Mais la vérité c'est qu'un rien me retourne. J'ai beau avoir l'air tranquille et sûr de moi, c'est juste un genre que je me donne. Et je sais que la plupart des types sont pareils.

Il faut se montrer insensible pour survivre.

Les flics sont ressortis avec la bonne femme et ma Mère derrière. Elle avait toujours son drôle d'air, mais en plus, elle portait son manteau, son sac à main et une sorte de sac de sport. Je me rappelle plus d'où vient ce sac, mais je crois qu'il était à Henry du temps où il faisait de l'athlétisme. Son truc c'était le sprint. Vous l'auriez vu, une vraie fusée. Même moi j'aurais eu l'air d'une Skoda à côté. Mais la drogue a vachement ralenti sa course si vous voyez ce que je veux dire. En tout cas, ma Mère portait ce sac qu'avait l'air rempli à ras bord. Elle a fermé la porte et un des flics a appelé l'ascenseur. Ça faisait drôle de voir ma Mère avec ces gens. Je ne sais pas comment dire, ça collait pas. Ma Mère regardait devant elle comme si de rien n'était. Elle sait bien faire comme si de rien n'était. Elle pourrait bosser à la mairie et faire de la politique et tout. Mais quand on la connaît comme moi, on voit si elle est tracassée ou quoi. Et pendant qu'elle attendait l'ascenseur, elle pouvait faire mine de rien, je voyais qu'elle était sacrément tracassée.

Ce qui s'est passé, c'est qu'à un moment elle a tourné la tête dans ma direction. Et son regard est tombé dans le mien. J'ai senti mon cœur se serrer. Pourtant ma Mère elle m'a regardé un milliard de fois. En fait, je crois bien qu'elle me regarde tout le temps. Des fois on est tranquilles devant la télévision, et je me rends compte que ma Mère me regarde. Et même si le programme est super, elle me regarde. J'étais un peu gêné qu'elle me voit derrière la porte des escaliers. Pas parce que j'aurais dû être sur le chemin de l'école, mais parce que j'avais vraiment l'air d'un cafard, caché comme ça. Et puis, je sais que ma Mère peut lire la peur en moi. Je peux frimer comme un taré, et dire que la vie est belle, si quelque chose m'angoisse, elle le verra tout de suite.

Comme j'étais gêné qu'elle me voit, je lui ai fait un sourire. Un immense sourire. Et je devais avoir une drôle de tête. Avec le regard angoissé du gamin qui comprend rien, et juste en dessous un sourire de premier de la classe. Des fois on se fait de drôles de gueule. Surtout quand on est largué. Et puis, de sourire ça me va pas vraiment. Y a des types qui sourient tout le temps. Oh ça me tue ce genre de types. Comme ce mec, Anthony Meltrani, qu'est toujours à sourire comme un débile. Si vous le croisez dans la rue, il sera toujours à sourire. S'il pleut, ce con sourit. Contrôle surprise, ce con sourit. Je suis sûr que même la nuit, quand il dort, il a une énorme banane sur la gueule.

Ma Mère est restée quelques secondes à regarder ma tronche tordue, et alors elle a fait un truc vraiment incroyable. Et si ç'avait pas été elle, on aurait pu croire à un monstre.

Elle a tourné la tête. Comme ça. Pas un clin d'œil, ni rien. Elle a juste tourné la tête. Comme si je n'existais pas. En plus, l'ascenseur est tout de suite arrivé,

Samuel Benchetrit

## **Le Cœur en dehors**

ils sont montés, et j'ai entendu les portes se fermer et le bruit qui voulait dire qu'il repartait vers le hall.

Vous parlez d'une histoire.

Et mon cœur qui continuait de jouer de la batterie. Je sais pas si vous avez remarqué, mais c'est toujours au moment où on s'y attend le moins que les choses les plus dingues vous arrivent. Vous êtes là tranquille, en chemin pour l'école, et une bande de flics avec une bonne femme qui ressemble comme deux gouttes d'eau à votre directrice, embarquent votre Mère, sans que vous sachiez pourquoi. Par moments j'aimerais avoir une gomme au-dessus de la tête pour pouvoir recommencer des journées.

J'ai décidé de retourner chez moi. Depuis le début de l'année j'avais mon propre trousseau de clés, et ma Mère m'avait bassiné avec ses histoires de confiance et tout. Mais en fait elle avait pas le choix, depuis mon entrée au collège, j'arrive souvent avant elle l'après-midi.

Ma main tremblait comme celle d'un vieux, et je pouvais pas mettre la clé dans la serrure. Quand j'y suis arrivé, je me suis rendu compte qu'elle n'était pas verrouillée. Peut-être que ma Mère avait fait exprès, au cas où Henry ou moi aurions oublié nos clés. Ou bien seulement parce qu'elle avait oublié. J'ai ouvert la porte, et ce qui était bizarre, c'est que j'avais l'impression de rentrer chez moi comme un voleur. Sûrement le fait d'avoir vu ces flics juste avant, et puis aussi que j'aurais dû être à l'école.

J'ai traversé le salon pour aller regarder à la fenêtre qui donne sur l'entrée de l'immeuble. Je n'ai pas ouvert la fenêtre en grand, j'ai juste entrouvert un peu et collé ma tête contre le carreau. Ma Mère est sortie de la tour avec les flics et la bonne femme. Il n'y avait personne dehors, et c'est souvent le cas à cette heure, les gens sont partis travailler et les autres dorment. Je sais que c'était mieux qu'il n'y ait personne, ma Mère aurait sûrement pas aimé être vue avec ces gens. Ils ont marché jusqu'au trottoir où une camionnette de la police était garée. L'un des flics a ouvert la porte coulissante à l'arrière et il a fait signe à ma Mère de monter. La bonne femme est aussi montée à l'arrière, à côté de ma Mère, et les flics à l'avant.

Quand la camionnette est partie, j'ai essayé de voir ma Mère à travers la vitre, mais je n'ai pas réussi.

J'ai eu l'impression que je ne la reverrais jamais.